

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
" " " " " 14 " " " six mois.
" " " " " 7 50 " " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 58.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces à Paris chez MM. LAFFITTE, DUBREUIL et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, DUBREUIL et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

4 mars 1862.

On lit dans la partie non-officielle du *Moniteur* d'hier :

L'autorité était depuis quelque temps sur la trace de menées coupables. Elle vient de faire arrêter les principaux meneurs. La justice est saisie.

Pour empêcher le retour des manifestations qui ont eu lieu depuis quelques jours à Paris, le gouvernement vient de prendre des mesures sévères à l'égard de la jeunesse des écoles.

Par une note publiée au *Moniteur*, M. le ministre de l'instruction publique menace d'expulsion de l'Académie les étudiants qui se rendraient coupables de démonstrations publiques.

La presse étrangère commente de toutes les façons le rapport relatif au projet de dotation du comte de Palikao.

La presse anglaise, toujours haïveuse, comme il convient à une fidèle alliée, saisit avec empressement l'occasion d'injurier la France et de calomnier les députés au Corps législatif.

La Grande-Bretagne est la terre classique du positivisme ; si les faveurs et les dignités peuvent entrer en ligne de compte pour tous les dévouements, on n'y comprendra jamais que l'argent ne puisse récompenser les services rendus au pays.

La crise ministérielle à Turin paraît être, dit une correspondance particulière, arrivée à son dernier terme ; elle ne pourrait durer sans plonger le pays dans une incertitude et une agitation très dangereuses.

Les tiraillements qui se produisent parmi les ministres du roi Victor-Emmanuel inspirent des défiances aux journaux anglais qui semblent se préoccuper beaucoup de la difficulté qu'éprouve l'Italie de régir ses propres intérêts.

Le *Morning-Post* déplore la conduite imprudente du ministère et lui reproche d'avoir perdu de vue la conduite prudente du comte de Cavour. Le *Daily-News*, or-

gane officieux des deux principaux ministres anglais, engage l'Italie à ne point oublier que tout agrandissement prématuré pourrait compromettre son indépendance et son avenir.

Ces conseils, émanés de journaux protestants dont l'unique préoccupation est le succès de la cause de l'Italie libérale, et au besoin révolutionnaire, fut-elle même destructive de la sécurité du Saint-Siège, ont bien leur éloquence.

Une nouvelle manifestation a eu lieu à Rome. Celle-ci paraît avoir été active, puisque le général de Goyon a dû faire évacuer le Corso.

Une correspondance allemande avance, sans citer de fait positif, que l'insurrection grecque prend des proportions croissantes. D'après un journal de Constantinople, les insurgés n'auraient pas jusqu'ici fait entendre d'autre cri que celui de : *Vive la Constitution!*

D'après une correspondance privée venue par la voie de New-York, le président Juárez serait rentré en négociations avec les alliés ; il aurait demandé le départ des troupes récemment débarquées et se serait engagé à faire droit aux réclamations des trois puissances intervenantes.

J. REBOUX.

Moniteur du 3 mars.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Le ministre de l'instruction publique, informé que de coupables manœuvres sont pratiquées pour exciter la jeunesse et la pousser à des manifestations à propos d'un fait odieusement inventé, vient de prévenir le vice-recteur que les élèves ou étudiants qu'on verrait dans un attroupement quelconque, seraient immédiatement expulsés de l'Académie de Paris et privés de leurs inscriptions.

La circulaire suivante a été adressée aux préfets par M. le ministre de l'intérieur :

Paris, 18 février 1862.

Monsieur le préfet,

D'après les renseignements qui viennent d'être adressés à mon département, plusieurs Français qui, dans la pensée de

faire fortune, se sont rendus en Perse, viennent de succomber à Téhéran, réduits à la plus profonde misère, et le même sort paraît réservé aux émigrants qui, dans l'espoir d'un succès chimérique, auraient l'imprudence d'entreprendre un semblable voyage.

Le départ et l'arrivée de vingt-cinq nouveaux émigrants expédiés de France étant encore annoncés, il me paraît nécessaire de prévenir nos nationaux contre les déceptions qui les attendent dans un pays où le faible produit du commerce et de l'industrie n'est déjà plus en rapport avec le nombre des ouvriers étrangers qui sont en ce moment à Téhéran.

Je vous prie, en conséquence, Monsieur le préfet, de faire connaître dans votre département, les dangers qu'offrirait en ce moment l'émigration à destination de la Perse.

Agréé, etc.
Le ministre de l'intérieur,
F. DE PERSIGNY.

On lit dans le *Moniteur de l'Algérie* :

Les événements qui, il y a quelques mois, se sont passés dans le Sud, avaient nécessité la présence de quelques troupes dans l'Oued-Souf de l'Oued-Rir pour raffermir l'ordre et le calme que quelques gens avaient essayé de compromettre. Une colonne légère sous les ordres de M. le colonel commandant la subdivision de Batna vient de parcourir le cercle de Biskra et sur son passage elle a reçu partout des populations sahariennes un accueil qui prouve les progrès que nous faisons chaque jour de ce côté. C'est surtout à Tamaçin que cet accueil a été empressé, et nos soldats, en arrivant sur ce point, ont trouvé d'abondantes dînes de couscous et de dattes qui leur étaient offertes. Si Mohamed-el-Aid était venu au devant de la colonne, dont il avait préparé la réception. Ce personnage religieux, qui exerce dans le Sahara une immense influence, apprécie mieux que personne les avantages qu'assurent aux populations sahariennes la tranquillité et la paix que nous avons fait succéder chez elles au désordre et au pillage.

On nous annonce que le projet pour la fondation d'une société destinée à établir par voie de caravanes des relations directes entre l'Algérie et le Sénégal est sur le point d'être réalisé. Cette société internationale et scientifique, dit l'*Indépendance belge*, est au moment de se fonder à

Alger sous la présidence du maréchal duc de Malakoff.

Il est inutile d'insister sur les avantages d'une telle institution. Mettre en rapport Saint-Louis et Alger, pénétrer dans le Soudan, tracer l'Afrique et ouvrir de vastes débouchés au commerce et à l'échange, ce sont là des intérêts d'une telle portée qu'il suffit de les indiquer pour qu'on en apprécie la valeur.

Une dépêche particulière de Trieste, du 1^{er} mars, annonce que, par suite d'ordres réitérés venus de Vienne on pressait activement les travaux de transformation de la flotte autrichienne commencée il y a trois mois. Dejeux frégates la *Novara* et la *Schwartzberg* viennent d'être terminées à Pola ; deux le seront dans les premiers jours du mois d'avril et deux autres dans les premiers jours du mois de mai. D'après les ordres de Vienne, ces bâtiments de guerre doivent entrer en armement aussitôt après leur achèvement.

Italie.

On écrit de Rome, 25 février :

Le télégraphe nous a transmis un aperçu du discours du prince Napoléon ; ce discours, quoiqu'on en prévît le sens, a fait une vive impression et a jeté l'alarme dans la cour de Rome. Les hommes qui suivent les événements reconnaissent que la révolution, au lieu de rentrer dans son lit, comme l'empereur l'aurait voulu, déborde de plus en plus et s'avance triomphante.

À Rome même, elle gagne du terrain, en dépit des démentis officiels et semi-officiels. Le comité national avait engagé les Romains à s'abstenir de se montrer sur le Corso et de participer aux fêtes du carnaval, mais en revanche à fréquenter le Forum, qui rappelle l'antique grandeur nationale, et samedi une foule considérable lui a obéi. Le Forum était plein de gens venus les uns volontairement, les autres payés. Hier il en aurait été de même si la force publique ne l'eût empêché.

Le gouvernement pontifical a reçu l'assurance que la Prusse ne reconnaîtrait pas le royaume d'Italie.

Les officiers de l'armée pontificale vont former un cercle militaire au Casino comme les Français. Ils ont loué dans ce but, au prix de 1,300 écus par an, un magnifique appartement dans le palais Doria, sur la place de Venise. Le ministre des armes paraît avoir été le promoteur de ce cercle. Pour subvenir aux dépenses, cha-

que officier devra faire l'abandon, chaque mois, de la moitié d'un jour de solde.

Les Mexicains qui sont à Rome, et quelques-uns sont immensément riches, donnent comme certaine la proclamation de l'archiduc Maximilien en qualité de roi du Mexique. — On assure que l'archiduc viendra à Rome avant son départ pour le Mexique.

L'empereur d'Autriche a envoyé au Saint-Père des ornements sacerdotaux d'une grande valeur ; on dit 200,000 fr. Le Pape en a éprouvé une grande satisfaction.

À la canonisation des 23 martyrs du Japon, qui doit avoir lieu le jour de la Pentecôte, on joindra celle des trois bienheureux jésuites exécutés le même jour à Nagasaki et celle du bienheureux Michel de Sanctis ; le nombre total des canonisés sera donc de 27.

On lit dans la *Costituzion* de Turin, du 28 février :

L'arrivée à Turin de M. de Crouy-Chanel a produit une certaine sensation dans nos régions politiques. Le prince, descendu à l'hôtel de la Grande-Bretagne, reçoit de nombreuses visites, et généralement on fait concorder sa présence avec la réunion démocratique qui doit avoir lieu le 9 courant à Gènes. A propos du descendant des rois de Hongrie, nous rapportons une pièce reproduite par le *Journal de Vienne* et attribuée par Pierre Pérezo au général Turr. Le chef hongrois déclare dans ce document que la Diète seule a le droit de décider du sort futur de la Hongrie et ajoute que le seul qui a le droit de ceindre la couronne de Saint-Etienne vit en France, et que c'est pour lui et avec lui qu'il faut combattre et vaincre.

Allemagne.

On écrit de Francfort, le 28 février :

La commission militaire chargée par la Diète de l'examen des propositions distinctes de la Prusse et du Hanovre, concernant l'établissement d'un système de défense sur les côtes des mers du Nord et de la Baltique, vient, après de longs et vifs débats, de communiquer son rapport à l'assemblée. Ce rapport, longuement motivé, recommande à la Diète la nomination d'un comité qui devrait se réunir à Hambourg à l'effet de parcourir successivement tout le littoral des deux mers et de dresser un plan complet de défense, auquel serait joint un devis estimatif de toutes les dépenses qu'auraient à supporter tous

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 5 MARS 1862.

N° 9.

ALICE.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain dans la matinée, nous retrouvons Edmond de Rochebrune à Paris, dans le cabinet de son père. Debout devant le marquis, installé dans son grand fauteuil de cuir brun, il lui raconte ce qui s'est passé la veille à Auteuil entre Alice et lui. Il décrit avec chaleur la noble résistance, les scrupules délicats de la jeune fille, et exprime éloquentement sa passion pour elle. Son émotion ajoute encore à la beauté de son visage, à l'expression de son regard et de sa voix harmonieuse, et son attitude a quelque chose de fier et de respectueux à la fois qui enchante le vieux gentilhomme.

A mesure qu'il parle, on voit se refléter sur les traits de celui-ci mille sentiments contraires : la surprise, l'admiration, l'attendrissement, l'inquiétude et la douleur.

Enfin Edmond a terminé son récit ; il se tait et attache sur son père un regard suppliant.

(*) Reproduction interdite.

Mais le marquis reste longtemps muet ; les plis qui sillonnent son front, la douloureuse contraction de sa bouche trahissent une lutte pénible, et sa tête se penche sur sa poitrine d'un air de profond abattement.

— Mon père, vous ne me répondez pas ? dit le comte. Oh ! je vous en conjure, rompez ce silence qui me tue !

Sans l'écouter, et comme se parlant à lui-même, le vieillard murmura d'une voix sourde :

— La fille de Norbert ! la fille d'un voleur !

— D'un voleur ? Ah ! ne répétez pas ce mot ; il offense Alice, et jamais femme ne fut plus digne de respect.

— Je n'en doute pas, mon fils, et je n'ai jamais eu l'intention de dire rien de blessant pour elle ; je la connais assez pour apprécier son mérite.

— N'est-ce pas, s'écria Edmond, l'œil rayonnant ; n'est-ce pas, elle vaut mille fois mieux que M^{lle} d'Avigny ?

— J'en conviens ; depuis que j'étudie Laure, j'ai découvert certains défauts qui pourtant, j'en suis convaincu, sont le fruit d'un peu de légèreté et d'une mauvaise éducation, et dont elle se corrigerait sous une direction plus sage que celle de sa mère.

— Croyez-vous ? Moi, j'en juge autrement ; ces défauts me semblent très-graves.

— Passons là-dessus ; ton amour pour une autre t'empêche de voir des mêmes yeux que moi. Du reste, je ne te fais point un reproche de ne pouvoir aimer Laure, et, bien que j'abandonne à regret le rêve que j'ai caressé si longtemps...

— Pardon, mon père, de vous affliger ; c'est malgré moi, je vous assure...

— Trêve de protestations ; tu es un bon fils, je le sais, et tu as fait tous tes efforts pour répondre à mes désirs. Mais les sympathies ne se commandent pas, et je m'en voudrais toute ma vie de l'avoir amené, ne fût-ce que par des exhortations et des prières, à contracter un mariage qui ne te rendit pas heureux.

— Oh ! merci, merci mille fois ! je n'attendais pas moins de votre bonté.

— Je renonce donc à acquitter ma dette envers d'Avigny, et je me résigne à lui ôter un espoir que la conduite de ces derniers temps a beaucoup affaibli déjà. Pauvre ami ! il aurait vu avec tant de bonheur sa fille confiée à un homme de ton caractère, au fils de son vieil ami !

Un soupir accompagna ces derniers mots, prononcés d'une voix émue.

La tristesse s'était peinte aussi sur le visage d'Edmond ; il lui en coûtait beaucoup de détruire le rêve de son père ; mais la douce image d'Alice vint lui sourire et lui rendre du courage.

— M^{lle} d'Avigny, répliqua-t-il, est assez riche et assez répandue dans le monde pour trouver bientôt quelque parti avantageux. Pour elle, la fortune est le point capital, car elle aime le luxe et les plaisirs. Alice, au contraire, est accoutumée à une existence modeste ; elle ne cherchera de jouissances qu'au sein de la famille ; elle sera le plus bel ornement de notre paisible intérieur.

— Jusqu'au jour où Edmond de Rochebrune se repentira d'avoir uni le nom de ses pères à celui d'un homme déshonoré.

— Quoi ? vous refusez donc votre consentement à ce mariage ? s'écria le comte avec consternation.

— Mon fils, répondit le vieillard d'un ton grave et triste, je t'ai souvent répété

que je te laissais libre, entièrement libre d'épouser la personne de ton choix. Je ne rétracterai point ma parole. Mais, quand je te l'ai donnée, je ne m'attendais pas à te voir jeter les yeux sur M^{lle} Norbert.

— Pourquoi faire de ce nom un reproche à la plus pure, à la plus vertueuse des femmes ? Alice n'est-elle pas innocente des torts de son père ? Cet ange, que n'a jamais effleuré l'ombre d'une pensée coupable, doit-il porter la peine d'une faute grave, il est vrai, mais atténuée par de malheureuses circonstances ? Le monde ne ferme-t-il pas les yeux sur des actions bien plus méprisables ? Ne le voit-on pas accueillir et fêter chaque jour de vils escrocs que personne n'estime, mais que tout le monde flatte à cause de leur richesse ? Ne s'empresse-t-il pas autour de gens qui ont fait fortune dans des affaires illicites, aux dépens d'hommes pauvres et honnêtes qu'ils ont exploités sans scrupule ? Et ces personnes, qui tendent la main à des coquins qu'elles méprisent, sont les mêmes qui, l'instant d'après, se détourneront avec dédain d'une noble jeune fille ! Comment pouvez-vous, mon père, vous d'un esprit si supérieur et d'un cœur si haut placé, courber aussi la tête sous ce raisonnement préjugé ?

— Un autre que moi s'offenserait de ce langage amer. Je le pardonne à ta douleur. A ton tour maintenant, sois indulgent pour un vieillard qui, après son fils, n'a rien de plus cher au monde que l'honneur d'un nom sans tache. J'ai soixante ans, tu en as vingt-six à peine ; considère la différence d'opinions que doit produire chez nous cette différence d'âge, indifféremment même de l'amour, qu'il fait voir les choses sous un jour tout particulier.

— Je vous proteste mon père, dit

Edmond avec respect, que je ne penserais pas autrement, alors même qu'Alice ne serait point la seule femme que j'aime.

— Écoute, mon fils ; la famille des Rochebrune est ancienne et illustre. On ne m'accusera cependant point de m'obstiner quand même à suivre les vieilles traditions aristocratiques. Tu sais mieux que personne que je ne recule pas pour toi devant ce que beaucoup de nobles appellent encore une mésalliance : la fille d'un honnête industriel ne m'a jamais semblé indigne de devenir ta femme. Mais ici la question touche de près à l'honneur, et tu connais mes principes.

— Oh ! ne soyez point inexorable ! s'écria le comte d'une voix attendrissante. J'aspire si ardemment à posséder auprès de moi une amie qui me comprenne, qui partage mes joies et mes chagrins, et surtout qui embellisse votre existence ! Le bonheur de Félix me fait envie ; je ne puis le voir auprès de sa femme et de leur petit enfant sans rêver un intérieur comme celui-là. Croyez-moi, vous trouveriez vous-même dans la société d'Alice un attrait indécible. La vue de cette charmante créature, aussi bonne que belle, aussi distinguée par l'esprit que par les sentiments, vous rajeunirait le cœur, et elle vous entourerait de ces mille petits soins qu'une femme attentive et délicate prodigue à ceux qu'elle aime.

— Quel séduisant tableau ! dit en souriant le marquis ; en vérité, mon fils, j'ai presque peur de ton éloquence.

— Dites-vous vrai ? Ah ! s'il en est ainsi, ne résistez pas ; laissez-vous fléchir, je vous en conjure par la mémoire de ma mère !

À ces mots, Edmond tomba aux genoux du marquis et lui couvrit les mains de